



Lors de cette dernière édition des rencontres nationales École et Cinéma, de nombreuses avant-premières et films du catalogue ont été soumis au regard curieux des coordinateurs et des intervenants, l'occasion de découvrir des films ainsi que d'échanger sur les problématiques qui nous concernent et d'élargir notre réflexion.

Treeless Mountain

Passé inaperçu lors de sa sortie en 2008, le film **Treeless Mountain** de la réalisatrice coréenne So Yong Kim est un petit bijou issu du catalogue *École et Cinéma*.

Sans rien expliquer à ses filles, la mère de Jin et Bin part à la recherche de son mari et les abandonne chez leur tante pauvre et alcoolique. Avant son départ, la mère leur confie une tirelire en forme de cochon rose en plastique et leur promet que lorsqu'il sera plein, elle reviendra.

Les fillettes, malmenées par leur tante, redoublent d'ingéniosité pour remplir le cochon le plus vite possible : une fois plein, elles attendent chaque soir leur mère à l'arrêt de bus, mais cette dernière ne viendra jamais.

So Yong Kim nous livre ce magnifique récit en partie autobiographique sur l'abandon où elle tourne sur les lieux de son enfance en Corée. Avec brio, elle réussit à nous plonger dans ces regards d'enfants, à nous faire partager cette innocence et cet espoir qui ne tarit pas. Car c'est bien sur l'espoir que se termine le film : les petites sont confiées à leurs grand-parents, deux pauvres paysans vivant dans les montagnes. De nombreux plans très contemplatifs imbibés de halos de lumière clôturent le film. Lorsque la caméra s'arrête sur le visage des enfants, c'est pour les filmer en gros plan.



Lien de la page du film vers le site enfants de cinéma :

<http://www.enfants-de-cinema.com/2011/films/treeless.html>

Les avant-premières



Tel père, tel fils

Le cinéma asiatique a le vent en poupe, et ces rencontres nous le prouvent en projetant trois films asiatiques dont le très primé **Tel père, tel fils** de Hirokazu Kore-Eda, l'autre long fleuve tranquille du pays du soleil levant. Si le pitch de base a été déjà exploité par le cinéma et la télévision (un échange d'enfants à la maternité dont l'un est élevé dans un famille riche, l'autre plutôt pauvre), la réalisation l'est beaucoup moins car c'est un véritable drame social dans le Japon d'aujourd'hui que nous propose le cinéaste.

C'est avec beauté et simplicité que le film s'attaque à des poncifs de la psychologie : l'influence de la famille et du milieu social, et la projection pathologique de la réussite des pères sur leurs fils. Kore-eda brise les codes encore aujourd'hui tabous de la famille classique : un père, une mère, un enfant. Ici les deux enfants échangés par une sage-femme vengeresse doivent apprendre à aimer leurs deux pères et leurs deux mères, et les parents à accepter que cet enfant qu'ils ont élevé n'est pas le leur...

"Kore-Eda aborde cette constellation de lourdes questions sociétales avec infiniment de tact, de délicatesse, de subtilité, comme s'il parvenait à édifier une cathédrale d'allumettes avec d'épaisses bûches." lit-on dans les Inrockuptibles.





L'image manquante

Tout comme l'abstraction permettait à des artistes peintres de rendre compte de l'indicible, les petites figurines en terre cuite permettent à Rithy Panh de se souvenir de son enfance brisée par le régime des Khmers rouges. Peut-être aussi que ces maquettes colorées transmettent ses souvenirs avec un regard d'enfant, comme les dessins primitifs avec lesquels ils tracent leurs émotions. Ou peut-être encore que la mémoire de Rithy Panh a préféré oublier l'horreur de ces années-là et que les figurines sont la seule transcription possible des images qui lui restent : «Mon enfance, je la cherche, comme une image perdue. Ou plutôt, c'est elle qui me réclame. Est-ce parce que j'ai 50 ans ?».

C'est un extraordinaire travail que le cinéaste de *S-21* a réalisé : des décors entiers construits en miniature et des figurines en terre cuite à l'image des gens qui ont traversé sa vie à cette époque.

Au-delà d'un simple documentaire sur l'horreur dirigée par Pol Pot, Rithy Panh nous offre une vraie réflexion sur le cinéma : comment réaliser un film à partir d'images qui n'existent pas ou que l'on a préféré oublier, détruire ?

Quelques inserts d'images d'archives retrouvées rythment le cours du film dont on nous dit qu'elles auraient été prises par un cameraman impuissant dont le seul outil de lutte et de survie était sa caméra. Impuissant face à l'horreur mais impossible d'en détacher les yeux.

Les évocations du souvenir du bonheur passé de l'avant-guerre contrastent terriblement avec les images grises et boueuses de la guerre. Jamais la beauté de ces souvenirs encore paisibles qui permettent au spectateur et à l'auteur de survivre à l'horreur n'aurait pu être rendue par la fiction ou en filmant la réalité.





Lulu femme nue

Lulu, c'est « madame tout-le-monde », celle que l'on ne prend pas trop au sérieux parce qu'elle nous rappelle ce que l'on craint d'être : une femme simple qui subit un peu la vie, une bonne épouse, une bonne mère mais qui n'a jamais vraiment pensé à elle-même. Pourquoi faire ? Et puis un jour, les enfants ont grandi, alors elle se met à chercher du travail, mais après quinze ans à être femme au foyer, il est difficile de retrouver un emploi. Alors ce jour-là, après un entretien professionnel qui ne donnera pas de suite, Lulu décide de ne pas rentrer chez elle. Elle ne sait pas pourquoi, ni où elle va aller, ni même ce qu'elle va faire, elle en a simplement envie. Elle commence alors à vivre.

En adaptant le récit initiatique de la bande-dessinée d'Étienne Davodeau, Solveig Anspach nous livre un délicieux parcours, celui d'une femme qui décide enfin de vivre.

Karin Viard dont c'est la seconde collaboration avec Solveig, incarne le personnage de Lulu avec beaucoup d'humanité et de poésie. Durant son périple, Lulu rencontre des personnages attachants et plein d'humour. Un « *feel good movie* » plein de tendresse qui ne laisse pas indifférent.



Rencontre avec ... Thomas Lacoste

Le moins que l'on puisse dire est que **Thomas Lacoste** ne fait rien en dilettante : ce militant de l'art et de la pensée critique, d'origine bordelaise, fonde en 1994, à l'âge de 22 ans seulement, la revue de pensée critique *Le Passant Ordinaire* puis les éditions du même nom.

En 1997, il fonde et dirige *les Éditions du Passant* où sont notamment publiés Étienne Balibar, Patrick Baudry, Claude Corman, Jean-Marie Harribey, Hugues Jallon, Guillaume Le Blanc, Emmanuel Renault, Patrick Rödel. Entre 1999 et 2004, il fonde et dirige à Bordeaux les Rio : Rencontres internationales de l'Ordinaire, festival où se côtoient cinéma, littérature et sciences humaines, véritable synesthésie culturelle. En 2006, il crée *L'Autre campagne* au côté du physicien Georges Debrégeas, vice-président du collectif *Sauvons La Recherche* dont le projet naîtra sous la forme d'un livre préfacé par Lucie et Raymond Aubrac, et de films en ligne sur le site *La bande passante* mettant en scène des entretiens avec des intellectuels qui dénonçaient le programme de Nicolas Sarkozy. En 2008, il crée et dirige depuis *La Bande Passante*, réseau international de pensées critiques, de pratiques alternatives et de créations contemporaines.



Son dernier film *ciné-frontières*, **Notre Monde** en 2012, présenté par **Thomas Lacoste** lors des Rencontres de Narbonne, rassemblent plus de 35 intervenants, philosophes, sociologues, avocats, médecins, écrivains... donnant leur avis sur des sujets de société, sur la politique, la santé, le travail, l'éducation, la culture, les médias. Le film se divise en plusieurs actes structurés autour du texte de Marie Ndiaye – **Trois femmes puissantes**.

Il réalise plus d'une soixantaine de films et entretiens comme **Réfutations** en 2007 ou encore **Rétention de sûreté, une peine infinie** en 2008 dont six longs métrages. Il qualifie ses films de *ciné-frontières*, terme élaboré par lui-même dont il donne la définition : « des films associant entretiens, fictions, littératures, œuvres picturales et créations sonores assurant la présence de différentes lignes ou véhicules narratifs au sein d'une même œuvre cinématographique se jouant des frontières de genre et refusant toutes naturalisations notamment entre fiction et documentaire. » En somme, un cinéma hors du commun qui n'aime pas les étiquettes.

Film disponible en Dvd !

(Voir la rubrique Liens)



Liens :

- Interview de Thomas Lacoste : <http://www.notremonde-lefilm.com/entretien-thomas-lacoste-christophe-mileschi.html>

- La bande passante : <http://www.labandepassante.org/>